

JEAN BRITO

DE BRETAGNE EN FLANDRE
1417 - 1484

J.-F. GAUTIER
pour KISTINENN

JEAN BRITO
DE BRETAGNE EN FLANDRE
1417 - 1484

J.-F. GAUTIER
Pour KISTINENN

t aques par le solail prenes
 Par qui tout est enlumines
 Par sa noble nature.
 Quant couuert est des nuees
 Et de la bruine comme saues
 Si ne peut a ycelle heure.
 Remonstrer ses clartes
 Ainsi oeuvre en tous lees
 Le faulce creature.
 Nobles euvres bien mentendes
 Qui est hides et pites
 Et chose moult dure
 Et maïse auenture.
 q uant souteuily premier trouueret
 Et entre euly pour parlerent
 Les seigneurs ainsi tenir.
 Le Bien pour mal conuerterent
 Pour le proffit quilz en leuerent
 Et le seigneur y print plaisir
 Et a ce le aduerterent
 Par fiction quilz coulourerent
 Que bien en deuoit ensuyr.
 Lors en felonnie entrerent
 Et loyal conseil debouterent
 Qui ainsi les deulent trahir
 En Infer puissent ilz boulr

En Feel & .a.

Reconstituer la vie d'un homme 500 ans après sa mort n'est pas tâche aisée. Surtout si cette personne a vécu en plusieurs endroits et sous différentes identités. Surtout si les affirmations les plus contradictoires ont été écrites sur son compte.

C'est le cas pour J. BRITO. Certains l'ont fait naître à Bruges, d'autres en Bretagne. On a prouvé qu'il était l'inventeur de l'imprimerie. On a démontré qu'il n'avait jamais imprimé... Brito serait-il un mythe ?

Les premiers typographes n'éprouvaient pas toujours le besoin de dater et de signer leurs ouvrages. J. Brito n'en a signé que deux, en latin, dans six vers qui alimentèrent une vive polémique durant plusieurs siècles : (1)

Aspice presentis scripturae gracia que fit
Confer opus opere. spectetur codice codex
Respice q̄ munde. q̄ terse. q̄qz decore
Imprimat hec ciuis Brugensis Brito Johannes
Inuenies artem nullo monstrate miradam
Instrumeta quoqz non minus laude stupenda

© Bibliothèque Nationale. Paris.

Le quatrième vers IMPRIMIT HEC CIVIS BRUGENSIS BRITO JOHANNES signifie C'EST LE BOURGEOIS DE BRUGES JOHANNES BRITO QUI A IMPRIME CE LIVRE.

Le nom latin que se donne l'imprimeur - JOHANNES BRITO - n'est que la traduction du nom français JEAN LE BRETON et du nom flamand JAN BORTOEN. Ces trois noms, attestés dans les documents de l'époque, ont la même signification : Breton, né en Bretagne.

En fait, ils désignent un seul personnage. Ou, plus exactement, ils sont LE MEME SURNOM, en trois langues, d'une seule personne, réellement originaire de Bretagne : JEAN BRULELOU.

Une fois le puzzle assemblé, on obtient l'équation :

JEAN BRULELOU = JEAN LE BRETON = JAN BORTOEN = JOHANNES BRITO

L'EUROPE AU XV^e SIECLE. QUELQUES REPERES. (2)

Au début du XV^e siècle, il existe en fait trois France. La partie nord et la Guyenne sont sous domination anglaise. Le sud reste fidèle au souverain français. Quant à la troisième France, la plus riche sans doute, celle des ducs de Bourgogne, sa capitale est à Dijon, mais sa vitalité en Flandre.

Tout à l'ouest, « la Bretagne reste une oasis - elle est relativement prospère - au milieu d'un monde devenu fou ». (3) Objet de convoitises de la part des souverains anglais et français, elle tente de préserver l'indépendance de son duché fortement compromise (Fougères en 1449, St-Aubin-du-Cormier en 1488).

Avec 18 millions d'habitants (l'Italie n'en compte que 12 et l'Angleterre 6), la France est le pays le plus peuplé d'Europe. Mais la région la plus densément peuplée est celle des Pays-Bas avec 40 habitants au kilomètre carré, contre 34 en France.

Outre les guerres, la mortalité infantile et les épidémies déciment les populations : onze vagues de peste déferlent sur Londres en cent ans. Les disettes font également des ravages : la Flandre, dont les rendements agricoles sont pourtant les plus élevés d'Europe, connaît 18 années de mauvaises récoltes pendant la seconde moitié du XV^e siècle. Malgré tout cela, une croissance démographique s'amorce en Europe.

INNOVER

Période à la fois de rupture et de transition entre un Moyen-Age dont il conteste l'héritage et la Renaissance qu'il va engendrer, le quinzième siècle devra innover pour survivre. Jusqu'alors, la société reposait sur deux piliers réputés indestructibles : le système féodal et l'Eglise.

Cette dernière, ébranlée par le Grand Schisme, déchirée entre des conceptions monarchique (le pape seul commande) et parlementaire (le pouvoir appartient au concile), traverse une crise profonde. Deux papes qui s'excommunient l'un l'autre, le concile de Bâle qui dépose le pape « officiel », les abus de certains haut-dignitaires : tout cela dérouta les laïcs, mais aussi le clergé.

Quant au système féodal, sa pyramide s'écroule, à l'image de la chevalerie restée à terre en 1415 à Azincourt.

Innover devient une nécessité vitale. Le XV^e siècle entame une véritable révolution intellectuelle, technologique et scientifique, qui va modifier profondément les modes de pensée et de vie de l'Europe. Le monde des affaires s'organise, une finance internationale se constitue : le capitalisme progressivement supprime le système féodal.

La science prend ses distances avec la théologie : le monde physique va être étudié, exploré, disséqué. Caravelles, horloge mécanique, haut-fourneau et typographie métallique transforment la vision du temps et de l'espace, des choses et des êtres.

Les peintres sont plus attentifs aux détails : le portrait, genre nouveau, reflète la réalité du modèle. L'individu prend de l'importance. Les nations prennent conscience de leur identité : les styles (flamand, italien, etc.) se singularisent, une littérature en langue nationale commence à se développer.

DU MANUSCRIT A L'IMPRIME (4)

Depuis le XIII^e siècle, la demande de textes n'a cessé d'augmenter. Pour y répondre, des ateliers de copistes se sont installés près des universités. Copie artistique, copie à la chaîne, copie collective sous la dictée : les procédés varient en fonction des besoins de la clientèle. Les textes sont rarement relus : le lecteur les corrigera lui-même. (5)

Ce mode de production est lent et coûteux : le livre est une denrée rare et précieuse. Sur une gravure représentant la salle de lecture de la Bibliothèque de Leyde (Hollande), on voit les livres enfermés dans des reliures de fer, elles-mêmes reliées par des chaînes aux tables de lecture. Aussi existe-t-il des boutiques de location, un commerce du livre d'occasion, mais aussi un marché noir où livres volés et livres piratés trouvent facilement acheteurs.

Au XIV^e siècle, une technique se développe : la xylographie, ou gravure sur bois. A l'origine, elle est utilisée pour reproduire des images pieuses et des cartes à jouer : le dessin est tracé à l'envers sur une planche de bois qui sera creusée pour ne conserver que les reliefs à recopier.

Puis va s'ajouter au dessin une courte légende, elle-même gravée à l'envers dans le bois. Peu à peu, le texte occupe une place plus importante. Dès la fin de ce siècle, on trouve des livres (en particulier la Biblia pauperum, la Bible des pauvres) imprimés selon cette technique. En réalité, l'imprimerie existait bien avant Gutenberg...

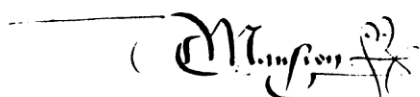
Lettre après lettre, des pages entières de textes furent ainsi gravées dans le bois puis imprimées. Mais le procédé avait des inconvénients : le bois s'usait, la qualité n'était pas constante, le nombre des tirages était limité.

Il fallait donc trouver un système plus performant : cette préoccupation se retrouve dans plusieurs pays d'Europe au début du XV^e siècle. Qui eut l'idée d'utiliser des caractères isolés, mobiles, réutilisables ? Qui emprunta aux artisans du métal certains de leurs principes et de leurs matériaux ? Qui donc inventa la typographie métallique qui allait révolutionner l'imprimerie ?

Sans doute plusieurs personnes. Pour sa part, le Musée Universel de l'Imprimerie de Mayence retient quatre « Gutenbergs konkurrenten ». Dans l'ordre : Johannes BRITO à Bruges (Belgique), Prokop WALDVOGEL en Avignon (France), Panfilo CASTALDI à Feltre (Italie) et Laurens COSTER à Haarlem (Hollande).

Inutile de prolonger le vieux débat sur l'invention de la typographie. Constatons simplement que le XV^e siècle a inauguré l'ère de l'imprimerie industrielle.

J. BRITO en aura été l'un des pionniers.

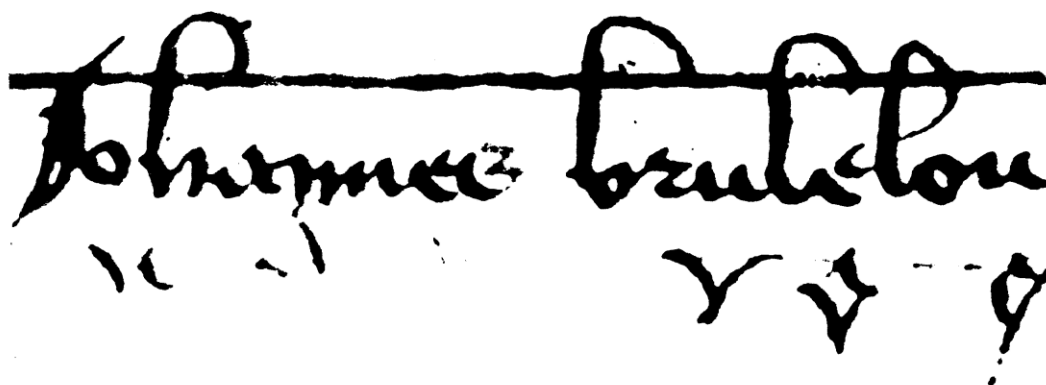


**Impressum Brugis per Colar
dum Mansionis:**

Un calligraphe qui deviendra imprimeur :
Colard MANSION. A gauche , sa signature
manuscrite. A droite , sa marque apposée
à la fin d'un ouvrage imprimé à Bruges.



© Bibliothèque Municipale. Besançon.



Signature agrandie de Jean BRULELOU , calligraphe.

© Leiden Universiteitsbibliotheek.

LA LEGENDE DE JEAN BRITO

A la Ville-aux-Greniers, ce jour-là, le petit Jean gravait ses initiales dans un morceau de chêne. C'était une épreuve d'initiation indispensable pour être reconnu par les jeunes des villages : savoir sculpter un bâton et graver sa marque.

Sa mère préparait de l'encre pour les moines qui travaillaient pour le noble du village voisin, Le Frégon.

Le mélange était prêt. Elle appela son fils pour qu'il l'aide à descendre le chaudron. Jean accourut, tenant toujours son couteau et son morceau de bois.

L'anse trop chaude lui brûla la main : le bout de bois tomba dans l'encre.

Voulant le récupérer, il se brûla de nouveau les doigts. La douleur lui fit lâcher le morceau de chêne, noir d'encre, qui s'en alla retomber sur un drap bien blanc.

La fessée qui s'ensuivit le fit moins souffrir que ses doigts brûlés.

Il attendit un moment avant de ramasser son bout de bois gravé. Et fut très étonné de voir ses initiales reproduites sur le linge.

A l'envers.

Par la suite, il devait quitter Pipriac pour la Flandre où il allait tirer parti de son expérience... cuisante.

Telle est la transcription « déshydratée » de la légende collectée à PIPRIAC (Ille-et-Vilaine). Curieusement, les Hollandais racontent une histoire analogue sur L. Coster, qui vécut à la même époque que Brito.

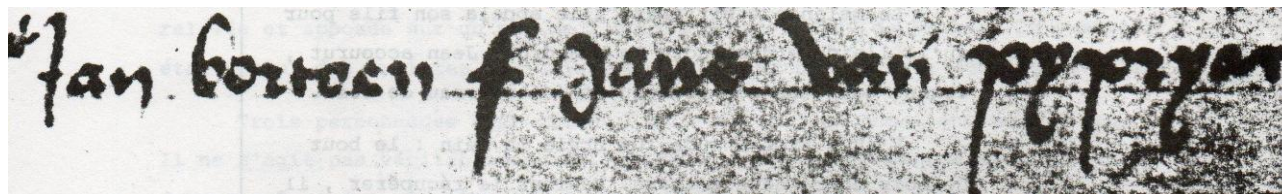
Certes, le phénomène est classique : plus une anecdote est ancienne, plus on la retrouve disséminée géographiquement. Il serait pourtant intéressant de savoir depuis quand cette légende se transmet à Pipriac, s'il s'agit d'une chronique purement locale ou d'un produit d'importation. A ce jour, les recherches menées pour dater la légende n'ont pas été probantes.

Quoi qu'il en soit, la biographie de Brito ne contredit pas sa légende. En outre, cette version orale apporte certaines précisions parfaitement plausibles qu'on ne trouve dans aucun document écrit. Par exemple, le nom de son village ou la profession de sa mère.

« FILIUS JANS, VAN PYPRYAC »

L'imprimeur de Bruges qui se donnera le nom latin de Johannes BRITO est né à PIPRIAC. Son père s'appelait JEAN.

Ce sont les seules informations certaines dont on dispose sur ses origines. En effet, lorsqu'en 1455 il achètera son statut de bourgeois de Bruges, il sera identifié comme étant « VAN PYPRYAC », originaire de Pipriac, et « F. JANS », fils de Jean.



© Archives Municipales de Bruges.

Dans ce document, Brito apparaît sous son nom officiel flamand : JAN BORTOEN, que l'on retrouve dans d'autres actes de l'époque, et qui veut dire (LE) BRETON.

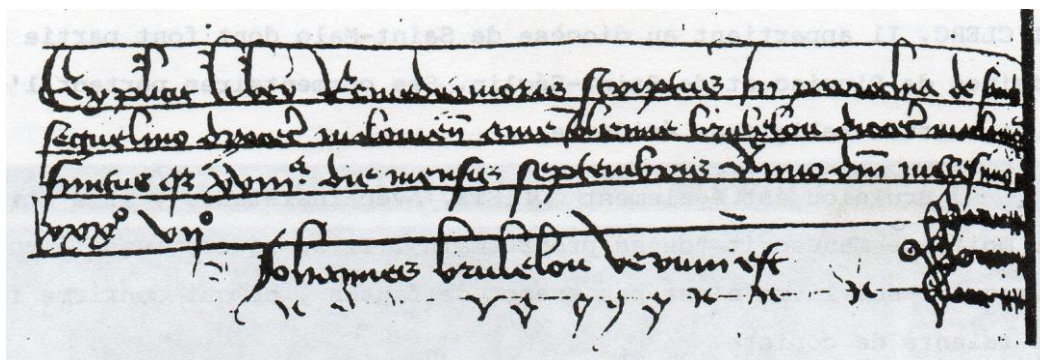
Puisque Brito est vraiment natif de Pipriac, rien ne s'oppose à ce qu'il soit effectivement né au village de la Ville-aux-Greniers, comme le dit la légende. Aucun texte ne nous informe sur le milieu social de sa famille : à part le prénom de son père, Jean également, aucun renseignement sur ses parents. Seule la légende précise que sa mère fabriquait de l'encre.

BRULELOU = BRITO ?

Monsieur Pieter OBBEMA est Conservateur des Manuscrits Occidentaux à la Bibliothèque Universitaire de Leyde (Hollande). En 1980, paraît une étude intitulée « Johannes Brito alias Brulelou », dans laquelle il établit que Brulelou est la véritable identité de Brito. (5)

Sa démonstration se base sur une analyse minutieuse d'un manuscrit (BPL 138) que possède la B.U. de Leyde. Il s'agit d'un livre de 167 feuillets, recouvert d'un parchemin rigide (« cornu » disent les Hollandais), écrit à la main en cursive française, contenant trois oeuvres en latin : les DISTICHA CATONIS, l'ECLOGA de THEODOLUS, et les REMEDES DE L'AMOUR d'OVIDE. Au XV^e siècle, ces textes font partie du bagage de tout étudiant.

Intérêt majeur de ce manuscrit : il est daté, localisé, et signé à deux reprises.

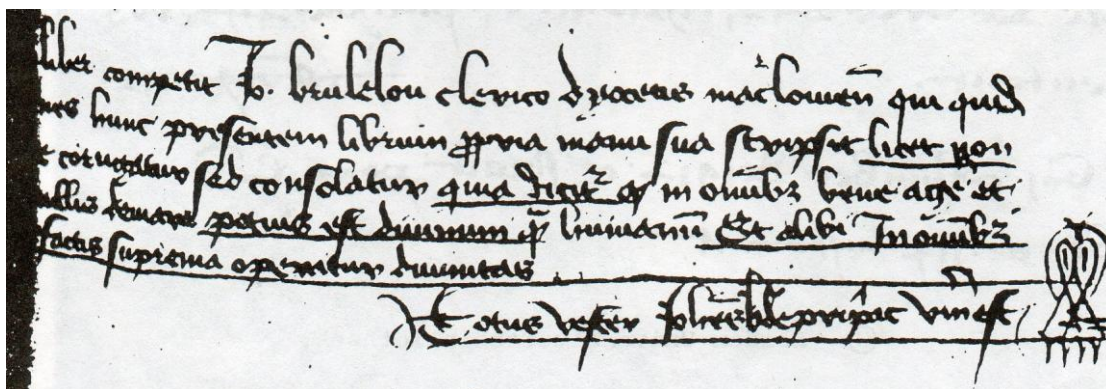


© Leiden Universiteitsbibliotheek.

On peut traduire ainsi : « Fin du livre Les remèdes de l'amour, écrit en la paroisse de SAINT - SEGLIN, diocèse de Saint-Malo, par MOI, JEAN BRULELOU, DU DIOCESE DE SAINT-MALO, et achevé le dix-huitième jour du mois de septembre de l'an du Seigneur mille quatre cent trente-sept.

Jean BRULELOU, verum est. »

Ce 18 septembre 1437, un certain Jean Brulelou mettait un point final à son manuscrit à Saint-Séglin, commune limitrophe de Pipriac. Il se définit comme étant « du diocèse de Saint-Malo ». Cette référence à une structure non pas géographique mais ecclésiastique reprend les informations qu'il a données à la page précédente :



© Leiden Universiteitsbibliotheek

C'est-à-dire : « CE LIVRE APPARTIENT A JEAN BRULELOU, CLERC DU DIOCESE DE SAINT-MALO, lequel Jean a ECRIT DE SA PROPRE MAIN le présent livre. Même s'il n'est pas bien corrigé, l'auteur se console en se disant que bien agir en toutes circonstances sans jamais faire d'erreur relève davantage de Dieu que de l'homme. Et d'autre part, dans toute chose bien faite, c'est la divinité suprême qui est à l'œuvre.

Tout à vous : JEAN B. DE PRIPERAC, verum est ».

Ce texte apporte davantage de précisions sur l'auteur. Jean BRULELOU est CLERC. Il appartient au diocèse de Saint-Malo dont font partie les paroisses voisines de Pipriac et de Saint-Séglin. Ses

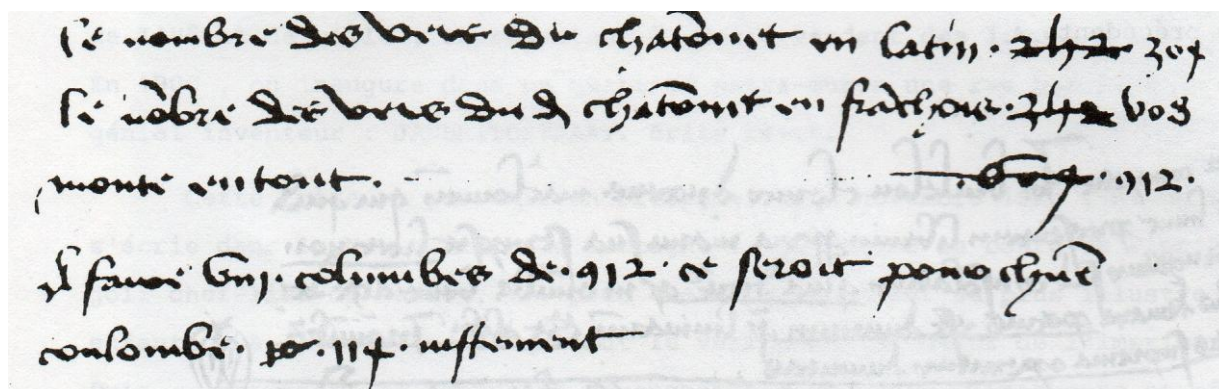
commentaires portent l'empreinte d'une culture religieuse évidente.

Brulelou est également COPISTE. Avec insistance, il s'attribue (« écrit par moi ») ce manuscrit « de sa propre main ». Il se réfère aussi à un usage de l'époque : son livre n'est pas exempt de fautes, ce qui confirme indirectement ses talents de copiste.

Sa signature est claire : JEAN BRULELOU DE PRIPERAC, alias Pipriac. Même lieu de naissance que BRITO... Simple coïncidence ?

Il existe d'autres points communs entre Brulelou et Brito. Ainsi :

- Ce manuscrit de Leyde vient de Bruges, où il faisait partie de la bibliothèque de Franciscus Nansius. Or Brito vécut à Bruges.
- Sur les trois livres copiés par Brulelou, deux seront imprimés par Brito à Bruges : le Theodolus et le Caton.
- Sur l'une des pages du manuscrit, on a rajouté plus tard, mais de la même écriture, ces lignes :



© Leiden Universiteitsbibliotheek

Le nombre des vers du chatonnet en latin 304

Le nombre des vers du dit chatonnet en françois 608

Monte en tout 912

A faire 8 colombes de 912 ce seroit pour chaque
colombe 114 justement.

Ces notes, utilisant le jargon des imprimeurs, ont servi à calculer la quantité de papier nécessaire à l'impression de 200 exemplaires des DISTICHA CATONIS en latin-français.

Brulelou en a copié le texte latin dans son manuscrit. Brito l'a bien plus tard imprimé à Bruges. Il en a même fait deux versions bilingues : l'une en latin-français (le texte cité est relatif à cette édition), l'autre en latin-flamand.

Les coïncidences entre Brulelou et Brito sont trop nombreuses pour n'être que des coïncidences. On peut donc raisonnablement suivre P. OBBEMA dans ses conclusions : BRULELOU = BRITO.

LES ANNEES DE FORMATION

Le manuscrit de Leyde permet de dater approximativement la naissance de Brito. Si Brulelou est clerc en 1437, cela implique qu'il a au minimum une quinzaine d'années.(7)

Il est donc né avant 1422. Etant donné la maturité intellectuelle exigée pour la copie d'un tel manuscrit, la qualité de la calligraphie, le temps nécessaire à ce travail, Brulelou devait avoir une vingtaine d'années en 1437. Il serait donc né vers 1417, plus certainement entre 1415 et 1420.

Brulelou est clerc : il a donc reçu une éducation religieuse et appris le latin, alors langue du culte et de la culture. Au XV^e siècle, il n'existe pas de séminaire dans le diocèse de Saint-Malo, ni en Bretagne. Sa formation intellectuelle et religieuse, Brulelou a pu la recevoir auprès d'un prêtre des environs, à Saint-Malo ou même à Paris. (8)

Au sens strict, le clerc est celui qui a reçu les ordres mineurs, le tonsuré, qui déjà fait partie du monde ecclésiastique sans toutefois avoir rompu avec le monde des laïcs. « Tout un peuple de tonsurés, dont la condition demeurerait mal définie, formait aux confins des deux ordres une marge de couleur indéfinie », écrit M. Bloch. Situation privilégiée dont certains profitent sans vergogne. A l'époque, la cléricature peut constituer la voie royale de l'ascension sociale. A condition, bien sûr, d'en sortir.

Au cours de sa jeunesse, Brulelou a étudié la calligraphie, l'art de l'écriture manuscrite. A 500 mètres du village de la Ville-aux-Greniers, sur un axe routier important, se tenait le manoir du Frégon. De cette époque subsiste au moins un très beau linteau de porte en pierre verte sur laquelle est sculptée une hermine de forme primitive. Ce manoir appartenait aux seigneurs de Bossac, famille alors importante en Bretagne. C'est là, dit-on, que les actes de la famille de Bossac étaient tenus. Peut-être la mère de Brulelou/Brito préparait-elle de l'encre pour les scribes de ce manoir ?

Peut-être Brulelou y a-t-il travaillé, ou du moins appris la calligraphie ? (9)

DE 1437 A 1446 : LE VIRAGE

Après 1437, on perd sa trace jusqu'en 1446 où on pense la retrouver à Tournai. Que s'est-il passé pendant cette période ? On en est réduit aux hypothèses, en l'absence de tout document.

Une certitude cependant : un changement important intervient dans la vie de Brito. Il va quitter la Bretagne. Il va aussi quitter la voie ecclésiastique, vraisemblablement pour se consacrer à l'écrit.

A-t-il été contraint, à la suite d'une sombre affaire, de quitter son pays ? A-t-il senti que la situation politique en Bretagne allait s'assombrir ? A-t-il voulu changer de vie, tenter sa chance ailleurs ? A-t-il suivi quelqu'un ? Pour l'instant, les causes de son départ nous sont totalement inconnues.

Contrairement à ce qu'on peut imaginer, les voyages ne sont pas rares au XV^e siècle. Les artistes sillonnent l'Europe, passant d'une cour à l'autre. Les autres aussi se déplacent pour fuir, pour travailler, pour se rendre à un pèlerinage.

Par exemple, cet Etienne PILLET, originaire lui aussi du diocèse de Saint-Malo : après ses études de théologie à Paris, il prêchera notamment à Metz et à Mayence. Sa fougue lui valut le surnom de BRULEFER.

Un Breton qui va en Flandre à cette époque, cela n'a rien d'exceptionnel. Le trajet se fait régulièrement, par terre ou par mer. « La marine commerciale bretonne ... devient l'un des éléments majeurs du commerce nord-sud de l'Europe de l'Ouest. » (3) La France voit d'ailleurs d'un mauvais œil cette activité maritime qui s'exerce à son détriment.

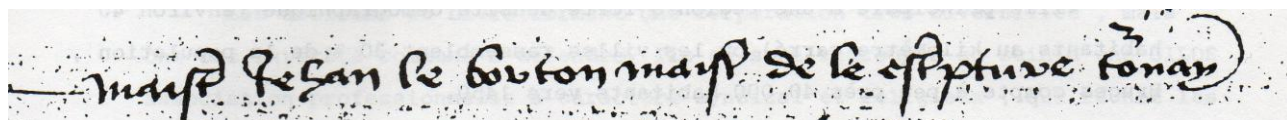
Les relations commerciales entre Bretagne et Flandre sont relativement intenses. Témoin l'activité de ce marchand de Vitré : « André Bernardin, membre de la Confrérie de l'Annonciation, est l'un des plus riches marchands de Vitré. Il se rend quatre fois par an en Flandres : aux foires de Bruges, de Bergues et d'Anvers, où il vend des cargaisons entières de « quenevez », ces canevas qu'on fabrique à Vitré, Noyal, Tinténac et Bécherel. Ses confrères et lui en retirent des bénéfices plus qu'appréciables... En 1473, les marchands vitréens rapportent des Flandres un tableau signé Jean Capman, des tapisseries, de la soie verte, des vitraux. » (10)

Par terre ou par mer, Brulelou quitte la Bretagne. Il n'y reviendra sans doute plus.

TOURNAI : JEHAN LE BRETON

En 1446 habite à Tournai un certain JEAN LE BRETON que les spécialistes identifient à Brito. Deux documents au moins les y autorisent.

Le 27 août 1446, « MAISTRE JEHAN LE BORTON, MAISTRE DE LE ESCRIPTURE TOURNAI » gagne un lot à la Loterie de Bruges. Il avait le numéro 397.



© Archives Municipales de Bruges.

Deux ans plus tard, le 28 juin 1448, (11) un certain PERINET DE LA MARCHE, natif de Rouen, teinturier sur soie à Tournai, signe une reconnaissance de dette envers un « JEHAN LE BRETON, ESCRIPVANS, NE DE BRETAGNE ». Il lui devait 3,25 saluts d'or. Ce document des Archives de Tournai fut détruit lors des bombardements de la seconde guerre mondiale. Il est cependant attesté dans plusieurs ouvrages antérieurs.

Même nom, même profession : il s'agirait dans ces deux textes de la même personne. Tout porte à croire qu'il s'agit en fait de Brito : comme lui, ce Jehan Le Breton travaille dans la calligraphie, comme lui il vient de Bretagne. Et Tournai ne se trouve qu'à 80 kilomètres de Bruges où vivra Brito.

Notons qu'il a changé d'identité. Changer de nom en changeant de pays, sans oublier ses origines, est un phénomène courant : on trouve bien des Langlais, des Lallemand et même des Lebreton ... en Bretagne. Désormais son nom (où plutôt son surnom) marquera sa provenance : LE BRETON, BORTOEN et BRITO signifient « originaire de Bretagne ».

Le registre des Loteries de Bruges présente Brito d'une façon redondante en lui attribuant par deux fois le titre de Maître en une seule ligne :

« MAISTRE JEHAN LE BRETON » le titre semble inséparable du nom et témoigne d'une considération évidente envers l'homme qui le porte.

« MAISTRE DE LA ESCRIPTURE » : l'énoncé de la profession est beaucoup plus précis que dans la reconnaissance de dette (« escripvans »). Il implique une qualification poussée dans le domaine de la calligraphie. Le Breton n'est pas un apprenti, mais un copiste professionnel, un maître-calligraphe.

Brulelou s'est donc installé comme calligraphe à Tournai, centre intellectuel et artistique important que l'histoire a situé tantôt en France, tantôt en Flandre. Un peu plus au nord se trouve la capitale, Bruges. Jehan Le Breton s'y est déjà rendu en 1446. Il aura l'occasion d'y retourner et d'y résider longtemps.

BRUGES

Ville principale d'une région à forte densité démographique (environ 40 habitants au kilomètre carré) où les villes rassemblent 30 % de la population, Bruges compte à peu près 40 000 habitants vers 1450.

De 1300 à 1484, date où commence son déclin, Bruges a été un centre commercial très actif. Au 14^{ème} siècle, note J. Attali (13), « l'économie marchande est déjà dessinée. BRUGES EN EST LE PREMIER COEUR, l'axe Bruges - Champagne - Italie du nord l'artère vitale. »

Passant des mains de ses « bourgeois » à celles des étrangers (au moins 12 pays sont représentés officiellement), le commerce international va y prendre un essor considérable. Place bancaire de tout premier ordre, Bruges voit se développer un capitalisme international et se généraliser de nouvelles techniques : comptabilité à partie double, lettre de change, bourse. Car c'est à Bruges, devant l'hôtel des Van den BEURSE - d'où son nom - qu'est née la Bourse.

Reliée à la mer par un canal, la ville de Bruges est en relation constante par terre et par mer avec toute l'Europe et le Moyen-Orient. Vers 1484, à cause notamment de l'ensablement du Zwin, Bruges va décliner au profit d'Anvers. Mais auparavant, elle aura joué un rôle économique et artistique essentiel.

Cette prospérité se retrouve dans les fastes de la cour des ducs de Bourgogne, qui y résident. C'est à Bruges que Philippe le Bon crée l'ordre de la Toison d'or en 1429. C'est à Bruges que se célèbre avec éclat le mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, sœur du roi d'Angleterre. Cette cour passait pour la plus riche du monde ...

Souverains raffinés, marchands cultivés, artistes réputés : Bruges est à l'avant-garde artistique de l'Europe. Les musiciens flamands influencent toute la musique européenne du XV^e siècle. Hans MEMLING et les frères VAN EYCK travaillent à Bruges : la peinture flamande connaît son âge d'or. Les mécènes investissent dans l'art : le Jugement dernier peint par Memling est une commande du représentant brugeois de la firme italienne Médicis.

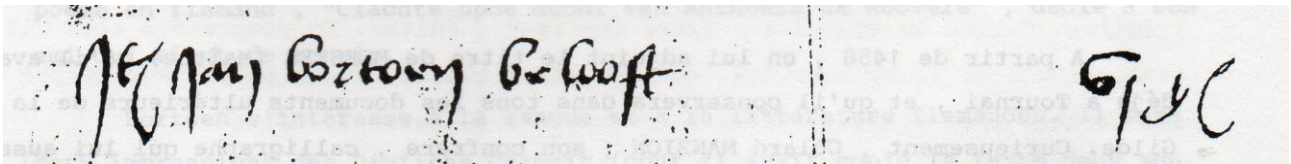
Le livre de luxe est aussi un excellent placement, outre son intérêt littéraire, pour l'élite brugeoise. La bibliothèque du seigneur de Gruthuse n'a rien à envier à celle du duc... Un bon calligraphe ne devait pas rester sans travail.

LA GILDE DES LIBRARIERS

Les artisans du Livre forment une corporation très diversifiée, mais ont des intérêts communs à défendre. Ils se sont regroupés au sein d'une GILDE, association professionnelle à caractère syndical et religieux, qui réunit les maîtres, ouvriers et apprentis de tous les corps de métier du livre : imagiers, calligraphes, enlumineurs, libraires, etc. La Gilde des LIBRARIERS était placée sous le patronage de Saint Jean l'Evangéliste, fêté le 6 mai.

Les Archives Municipales de Bruges sont une fabuleuse banque de données permettant de retracer l'histoire de la ville depuis ... 1280 ! Les actes antérieurs ont malheureusement disparu dans l'incendie du Beffroi en 1279. Parmi les documents conservés dans ces Archives, figure un livre de comptes de la Gilde tenu du 6 mai 1454 au 31 décembre 1523. La Gilde fut à coup sûr constituée avant 1454 : dès les premières pages, il est question du résultat de l'exercice précédent et de dettes antérieures. On ne sait pas à quelle année remonte la naissance de cette Gilde des Librarians.

En 1454, dès la première année du registre, Brito se trouve parmi les 49 membres de la Gilde. Il paiera régulièrement sa cotisation pendant près de trente ans, jusqu'en 1483. Bien entendu, c'est sous son nom flamand de JAN BORTOEN qu'il est désigné. Ainsi, pour l'exercice du 6 mai 1454 au 6 mai 1455 :



© Archives Municipales de Bruges

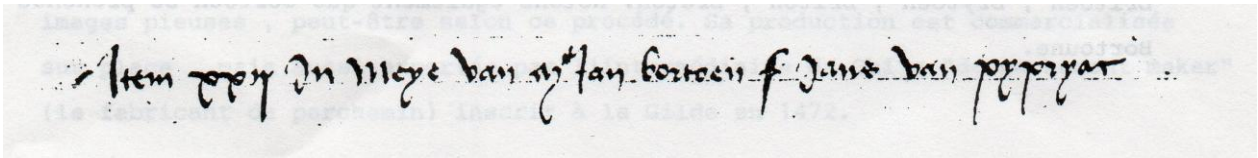
ITEM JAN BORTOEN BELOOFT 6 GR

Le montant de la cotisation était fixé à 6 gros pour tous les membres. Des réductions étaient consenties aux apprentis, aux femmes et aux prêtres.

LE BOURGEOIS DE BRUGES : JAN BORTOEN

Quand Brito est-il arrivé à Bruges ? Entre 1448 (il est alors à Tournai) et 1454, puisque cette année-là il est déjà sur le registre de la Gilde. On aimerait pouvoir préciser davantage.

Pour clarifier sa situation juridique, mais aussi pour bénéficier de certains privilèges, il va devenir BOURGEOIS, c'est-à-dire citoyen à part entière de Bruges. Etant complètement étranger à la ville, il doit payer pour acquérir sa nouvelle nationalité. Ce qu'il fait le 22 mai 1455 :

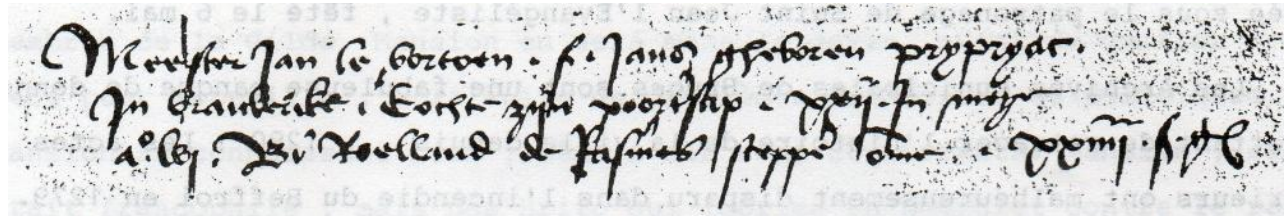


© Archives Municipales de Bruges

Cet extrait du registre de la Bourgeoisie de Bruges en témoigne : "ITEM, XXII DE MAI, (reçu) DE MAITRE JAN BORTOEN, FILS DE JEAN, DE PYPRYAC (sic), 14 LIVRES 8 SOLS PARISIS."

Le candidat à la bourgeoisie devait se faire parrainer et déposer une caution. Après une période probatoire, il était en mesure d'acheter sa bourgeoisie.

Et un an plus tard :



© Archives Municipales de Bruges.

Traduction : « MAITRE JAN LE BORTOEN, FILS DE JEAN, NE A PRYPRYAC (sic) EN FRANCE, A ACHETE SA BOURGEOISIE LE 22ème JOUR DE MAI..... 24 SOLS DE GROS. »
Ce document est signé par Rolant Rasin, clerc.

Brito a donc décidé de jeter l'ancre et de s'installer définitivement à Bruges. Membre de la Gilde des Librariers, bourgeois de Bruges, Brito jouit d'une situation sociale confortable.

MEESTER JAN BORTOEN

A partir de 1458, on lui adjoint le titre de MEESTER (Maître) qu'il avait à Tournai, et qu'il conservera dans tous les documents ultérieurs de la Gilde. Curieusement, Colard MANSION son confrère, calligraphe qui lui aussi deviendra imprimeur, ne sera jamais honoré de ce titre. Ce qui ne l'empêchera pas de devenir doyen de la Gilde.

En 1460 ou 1461, Brito perd sa première femme. On ne sait ni où ni quand ils se sont mariés. Ni même le nom de l'épouse. Ils ne semblent pas avoir eu de descendance : aucun texte ne fait mention d'enfant de ce premier mariage. Brito paie en plus de sa cotisation annuelle une somme de 14 gros, représentant la dette mortuaire (doot) de sa femme :

ITEM ONTFAEN VAN DER DOOT VAN MEESTER JAN BRITOENS WIVE 14 GR.

Notons au passage que l'écriture des noms propres est assez arbitraire. Par exemple, Colard (ou Colaert ou Colart) MANSION est orthographié Mansion, Manchion, Manzioen ou Monsyoen. Pour Brito, on trouve les graphies Bortoen, Britoen, Brytoen, Briton, Breton. Notons également que Bortoen se prononce Bortoune.

Jusqu'en 1465, Brito paie 6 gros de cotisation annuelle. A partir de cette date elle passe à 4 gros, somme qu'il acquittera tous les ans jusqu'à la fin. Pourtant les autres membres de la Gilde continueront de régler leurs 6 gros...

On s'est interrogé sur le motif de cette réduction exceptionnelle dans les annales de la Gilde. Selon G. van Severen, pour qui Brito est le véritable inventeur de la typographie, il faut voir dans cette réduction un témoignage de reconnaissance de toute la profession envers le génial créateur. On a aussi expliqué cet abattement de cotisation par une protection spéciale du duc de Bourgogne. L'explication reste à trouver. Et à prouver.

PLUSIEURS ACTIVITES

Pendant près de trente ans, Brito adhère à la Gilde. Le registre qui en témoigne ne donne pourtant aucune précision sur sa (ou ses) profession. Dans la mesure où Brito fut « escripvans » et « maistre de le escripture », il a sûrement gagné sa vie comme calligraphe. A Bruges, les commandes ne manquent pas pour un bon copiste. Elles lui permettent de bien vivre et de rencontrer des gens influents.

Au nombre de ses relations, il faut citer ANTHONIS DE ROOVERE, l'un des auteurs de la « Chronique de Flandre ». Historien, écrivain, poète officiel de la ville de Bruges, peut-être architecte de formation, de Roovere est une personnalité brugeoise. Jan Bortoen l'a bien connu, qui signera en 1482 un poème en flamand, « Clachte opde doodt van Anthonis de Roovere », dédié à son ami qui vient de mourir.

Bortoen s'intéresse à la langue et à la littérature flamandes. Il fera deux impressions des Disticha Catonis (dont il avait copié le texte dans son manuscrit) en version bilingue : latin-français et latin-flamand. Il sera aussi l'imprimeur d'une traduction française du « WAPENE MARTIN » (Harau Martin), oeuvre centrale de Jacob van MAERLANT, poète flamand du XII^e siècle.

Plusieurs indices laissent croire que le traducteur n'est pas originaire de Flandre (14) : s'il comprenait bien le flamand, certaines finesses linguistiques lui échappaient. Il serait sans doute de langue française. L'oeuvre aurait été traduite par Brito lui-même. Il fut en tout cas parmi les tout premiers - certains disent même LE premier - à imprimer des textes en flamand.

Artisan de l'écrit, Bortoen ne pouvait que s'intéresser à la production « industrielle » de documents imprimés. A cette époque sont produits dans la région des livres imprimés selon le procédé de la xylographie : bois gravé, creusé, encre. Enfant, Brito en avait fait par hasard l'expérience. En 1475, il imprime des images pieuses, peut-être selon ce procédé. Sa production est commercialisée sur place, mais aussi exportée par l'intermédiaire de Ghijs « de parkement maker » (le fabricant de parchemin) inscrit à la Gilde en 1472.

DEBUTS DE LA TYPOGRAPHIE A BRUGES

L'imprimerie ne fut pas inventée à Bruges par Brito. Elle ne débute dans cette ville qu'en 1472, soit quinze ans après le premier livre daté imprimé à Mayence. Le fait paraît bien établi.

Trois hommes vont implanter la typographie à Bruges : William CAXTON, Colart MANSION et Jan BRITO.

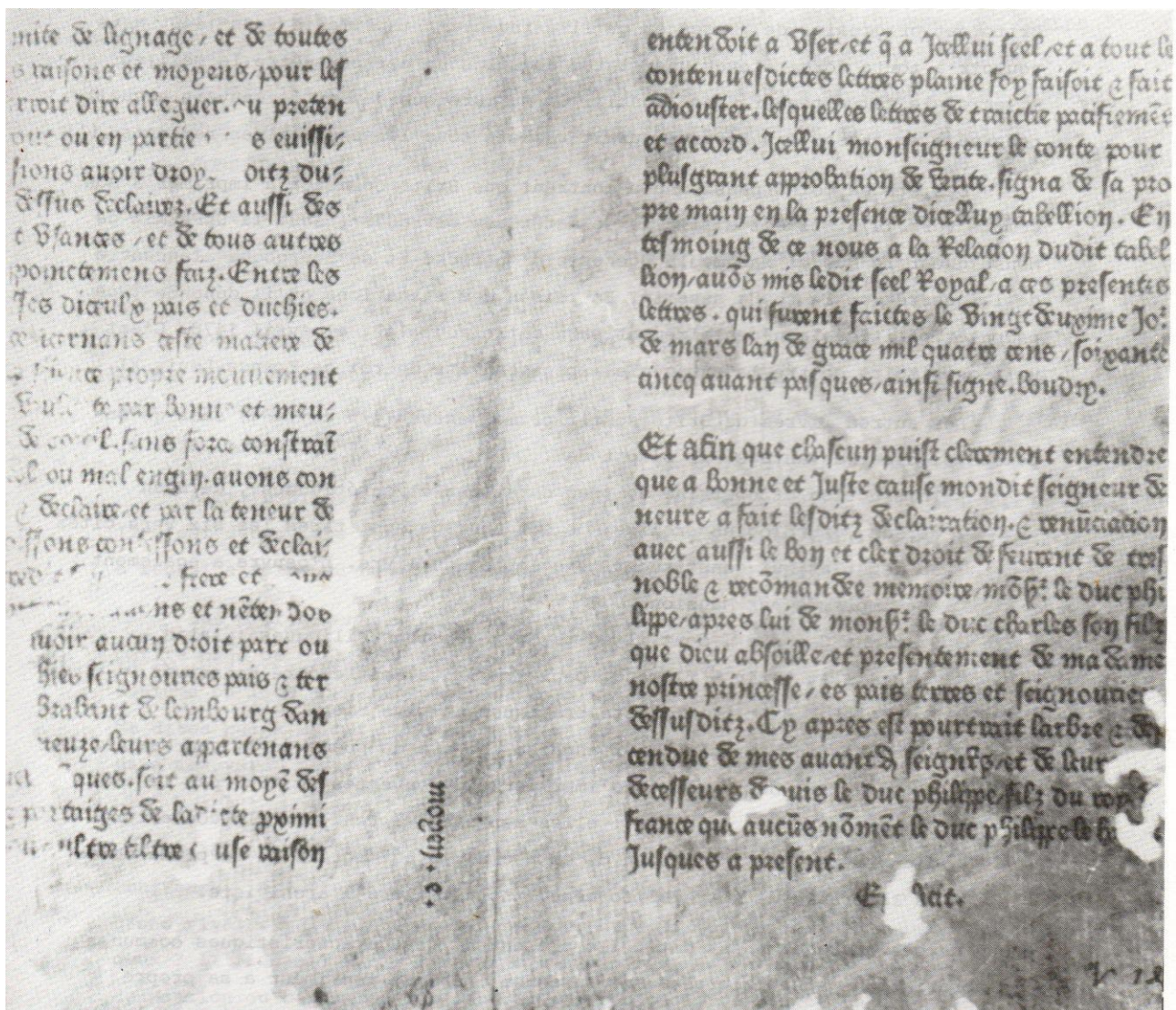
Ces deux derniers sont des hommes de l'art, calligraphes professionnels, membres de la Gilde. Mansion en sera même le doyen, avant de quitter Bruges en 1484 pour Abbeville, à la suite de problèmes financiers ou politiques. Brito et Mansion se connaissent bien, même s'ils sont concurrents. Mansion, semble-t-il, était francophile, mais pas Brito qui imprima un pamphlet contre le roi de France.

Caxton est un personnage assez mystérieux. A la tête des « Merchants Adventurers », ayant le titre et les fonctions de « Governor of the English Nation », il occupe une position sociale importante. Chargé des intérêts anglais dans toute l'Europe du nord, il voyage beaucoup.

C'est au cours d'un séjour à Cologne qu'il découvre la typographie. De retour à Bruges en 1472, il va se lancer dans l'impression. Ou plutôt dans l'édition : contrairement à Brito et Mansion, Caxton n'a jamais été membre de la Gilde.

S'il dispose des capitaux et du matériel, il n'a pas des mains d'imprimeur : il a besoin de spécialistes. Mansion et Brito feront partie de l'équipe. Caxton va traduire, faire imprimer, éditer. Et comprendre très vite l'importance de la typographie. En 1476, il a quitté Bruges pour l'Angleterre : il installe près de Westminster la première imprimerie anglaise.

Après son départ, Mansion et Brito continuent, chacun pour son propre compte, à imprimer.



© Archives Municipales de Bruges.

Epreuve d'imprimerie de J. BRITO. Dernière page de son pamphlet « La Deffense ».

Près de la pliure centrale, sur la page de gauche, réclame et signature : les mots « moyen.e. »

Lors de l'assemblage, le feuillet « e » commençant par le mot "moyen" sera inséré à cet endroit. La numérotation des pages viendra bien plus tard.

Autre usage : terminer le livre par la formule « Explicit ».

OUVRAGES DE J. BRITO

En 1897, Gilliodts van Severen, Conservateur des Archives Municipales de Bruges, fait paraître un article de ... 500 pages dans lequel il démontre que Brito est originaire de Bruges et qu'il a inventé l'imprimerie vers 1440.

Mais vouloir à toute force élever une statue à quelqu'un est peut-être le meilleur moyen de le faire tomber dans l'oubli. On murmure que devant le mauvais accueil réservé à sa thèse, Gilliodts van Severen aurait racheté tous les exemplaires restants. (1)

Des études moins passionnées montrent que Brito commença à imprimer à son compte vers 1475. Il est difficile de dater ses ouvrages, sauf la « DEFFENSE de Monseigneur le Duc et Madame la Duchesse d'Autriche et de Bourgogne alencontre de la guerre que le roy a suscité ».

En raison des situations qu'il dénonce, ce pamphlet politique a nécessairement paru entre août 1477 et avril 1478. C'est un réquisitoire contre la stratégie expansionniste du roi de France, Louis XI.

Les autres livres de Brito sont imprimés entre 1475 et 1484, sans qu'on puisse préciser davantage. Il s'agit de :

- Instruction et doctrine de tous chrétiens et chrétiennes, de Jean Gerson, théologien proluxe. De cet ouvrage sont tirés les six vers cités au début et qui constituent le colophon du livre. L'oeuvre a également été imprimée par Mansion,
- Disticha Catonis, dont il édite deux versions bilingues : latin-français et latin-flamand. Deux fragments sont encore conservés.
- Theodolet, dont il ne reste pratiquement plus rien.
- Harau Martin, traduction française en vers du poème de J. van Maerlant. Il en existe des épreuves d'imprimerie découvertes en 1851 par le Conservateur des Archives : elles servaient à renforcer la couverture d'un livre. « La traduction de ce poème ... est sortie de la plume comme de la presse de notre Brito même. » notait alors l'archiviste.

Aucun de ces ouvrages n'est daté. Ils présentent des caractéristiques communes : les abréviations sont propres à une personne ; chaque imprimeur a sa propre technique pour numéroter les cahiers. Caxton utilise chiffres romains et lettres. Brito emploie des réclames : le premier mot du feuillet ou du cahier suivant est écrit en bas de la page précédente, perpendiculairement. Ce procédé, typique de Brito, facilitait l'assemblage du livre.

UN COLOPHON HERMETIQUE

Aspice presentis scripture gracia que fit
Confer opus opere. spectetur codice codex
Respice q̄ munḁ. q̄ terse. q̄qz & core
Imprimūt hec ciuis Brugēsis Brito Johānes
Inueniēs artem nullo monstrāte mirādam
Instrumēta quoqz non minus laude stupēda

© Bibliothèque Nationale. Paris.

Dans les six vers cités ci-dessus, Brito dit :

REGARDE LA BEAUTE DU PRESENT OUVRAGE.

COMPARE-LE AVEC UN AUTRE OUVRAGE.

JUGE-LE PAR RAPPORT A UNE AUTRE EDITION.

REGARDE ATTENTIVEMENT AVEC QUEL ART,

AVEC QUELLE ELEGANCE, AVEC QUELLE NETTETE

JEAN BRITO, BOURGEOIS DE BRUGES L'A IMPRIME,

LUI QUI A DECOUVERT, SANS QUE PERSONNE NE LUI MONTRE,

UNE TECHNIQUE MERVEILLEUSE

AINSI QUE DES INSTRUMENTS TOUT AUSSI DIGNES DE CONSIDERATION.

On a longuement épilogué sur le sens de certains mots et sur la signification globale de ce texte, le seul où Brito se nomme. Les interprétations divergent beaucoup.

Pour les uns, il faut prendre à la lettre les affirmations de Brito : c'est lui l'inventeur de l'imprimerie. D'ailleurs, comment les membres de la Gilde auraient-ils pu garder parmi eux quelqu'un qui se serait prétendu inventeur si cela était faux ?

Autre explication : Brito est un petit imprimeur qui n'a pas peur des grands. Il s'est débrouillé seul pour imprimer ce livre, il a travaillé sans maître, il a réussi à faire du bon travail; son enthousiasme est légitime.

Les professionnels de l'écriture terminaient parfois leur travail par une petite page de publicité conçue de façon humoristique. Brito a pu reprendre cette coutume où l'on pouvait se permettre d'exagérer. Aujourd'hui, son colophon serait « Ne dites pas à ma mère que je suis imprimeur à Bruges, elle me croit pianiste dans un bordel ». Bref, dans ces vers, il ne faudrait voir qu'un artifice publicitaire.

D'autres enfin y voient un moyen utilisé par Brito pour régler ses comptes. Ces quelques lignes paraissent énigmatiques pour le grand public, mais pour ses confrères, les allusions étaient claires. Qui est visé ? Mansion, a-t-on dit, son grand rival sur la place de Bruges.

Peut-être Caxton, qui se croit imprimeur ? Les deux ? Il faudrait alors lire ainsi : Compare-le avec un autre ouvrage (de qui ? de Mansion ou de Caxton)... Jean Brito, bourgeois de Bruges (Mansion ne l'était pas, Caxton non plus)... Sans que personne ne lui montre (et surtout pas Caxton, ou Mansion).

Bien malin qui pourra trancher. Message publicitaire ? Message codé à lire au deuxième degré ? Exaltation d'un modeste imprimeur devant l'exploit réussi ? Revendication de la paternité d'une invention ?

En 1483, Brito règle sa cotisation pour la dernière fois. Mansion aussi. Les années suivantes, leurs noms ne figurent plus dans le livre de comptes de la Gilde. On sait que Mansion s'enfuit de Bruges en 1484, à la suite de revers financiers ou politiques, et trouvera refuge à Abbeville.

J. BRITO MEURT EN 1484. Monsieur Schouteet, précédent Conservateur des Archives Municipales de Bruges, précise que le décès eut lieu nécessairement avant le 6 septembre.

Sa veuve, Barbara, lui survivra pendant vingt ans. En 1504, la Gilde reçoit 11 gros pour couvrir les frais mortuaires de la veuve Bortoen, "dootschult van de wedewe Bortoens". Leurs deux filles, Marie et Callekin (=Catherine) portent toujours le nom de leur père à leur mort : elles étaient donc célibataires.

Coïncidence : en 1484, l'année même de la mort de Brito, la Bretagne commence à imprimer. En décembre 1484 sort des presses de l'atelier de Bréhan-Loudéac « Le trépassement de la Vierge ».

La coïncidence est d'autant plus troublante que les premiers typographes bretons utilisent LES MEMES CARACTERES QU'A BRUGES, alors que leurs confrères parisiens emploient des caractères de forme allemande. Il serait intéressant de savoir qui étaient Robin FOUCQUET et Jehan CRES, fondateurs du premier atelier breton d'imprimerie, et d'où ils venaient...

Page suivante :

Les murs de la Salle Gothique de l'Hôtel de Ville de Bruges retracent les moments importants de l'histoire de la ville.

Entre 1895 et 1900, les frères de Vriendt réalisent cette gigantesque peinture murale : Jean BRITO vendant des (ses ?) livres en 1446 près de l'église Saint-Donat de Bruges.

C'était l'illustration de la thèse de l'Archiviste municipal, Gilliodts Van Severen : BRITO, enfant de Bruges, inventa la typographie dans sa ville.



© A.C.L. Bruxelles

POLEMIQUE

En 1777, devant l'Académie de Bruxelles, Brito ressuscite. M. des Roches a découvert à Cambrai, dans les Mémoires de Jean-le-Robert, une note disant que ce dernier envoya « QUERIR A BRUG » (= chercher à Bruges) ... « UN DOCTRINAL GETTE EN MOLLE » (= jeté en moule ?). Cette note est datée de 1445.

Selon M. des Roches, ce « Doctrinal » ne peut être que le livre imprimé (getté en molle) à Bruges (Brug.) par J. Brito et intitulé « Instruction et DOCTRINE à tous chrétiens... ». D'ailleurs, dans le colophon du livre, ce Brito prétend avoir inventé une technique nouvelle. Conclusion : comme ce texte date de 1445, c'est Brito qui inventa la typographie et non Gutenberg qui imprimera quelques années plus tard. C.Q.F.D.

On lui rétorqua qu'un doctrinal était un livre de grammaire et de lecture pour enfant, on lui démontra que Brito n'avait jamais imprimé, on lui répondit que « getté en molle » ne signifiait pas nécessairement « imprimé »... La polémique, ici très schématisée, traversa le XIX^e siècle.

RECUPERATIONS

1897 : Gilliodts van Severen, Archiviste de la ville de Bruges, prouve en 500 pages que Brito, fils légitime ou bâtard d'un échevin, est 1/ brugeois, 2/ imprimeur et 3/ le seul inventeur de la typographie. A Bruges, on est ravi.

Les frères de Vriendt font une grande peinture murale dans la salle « gothique » de l'Hôtel de ville, représentant J. Brito vendant des livres à Bruges en 1446.

En 1900, on inaugure dans un quartier extra-muros une rue baptisée du nom du génial inventeur : JANBRITOSTRAAT. Brito revit.

Cette thèse va parvenir en Bretagne. Le 8 novembre 1927, R. de Laigue s'écrie dans le Nouvelliste de Bretagne : « Qu'attend le bourg de Pipriac, ce joli chef-lieu de canton, ... pour élever un monument au plus illustre de ses enfants, à ce Jehan Brito qui fut le véritable inventeur de l'imprimerie ? »

Puis, embouchant la trompette revancharde : « Mayence, Strasbourg et même Paris ont élevé des statues à Gutenberg. On peut reconnaître à ces traits le bluff allemand et la réclame colossale boche. Nous autres Français, nous sommes plus modestes... Bien entendu, dans ce terme « Français », j'englobe toutes les races qui constituent la France de maintenant, et tout particulièrement les Bretons. »

Le reste de l'article est du même tonneau.

De telles tentatives de récupération connurent l'échec. De nos jours, ceux qui s'intéressent à Brito le font avec davantage de sérénité et de sérieux.



© R. Van Belle. Bruges.

Calque d'une pierre tombale apposée sur un mur de l'église Saint-Gilles à Bruges.
Selon Marc GOETINCK, brugeois et spécialiste d'histoire de l'art, il s'agirait de la pierre tombale de J. BRITO, représenté ici avec ses deux épouses.

PIERRE TOMBALE

Marc GOETINCK, de Bruges, s'est beaucoup intéressé à Colard MANSION. Au cours de ses recherches, il a découvert Brito, auquel il a consacré sa thèse de licence : « Jan Brito, calligraaf en drukker te Brugge ».

Spécialiste d'histoire de l'art, il y étudie notamment une pierre tombale qu'il affirme être celle de Brito.

Les pierres tombales sont nombreuses à Bruges. Pourtant celle-ci est exceptionnelle par ses dimensions : 2,90 mètres de haut sur 1,72 de large. Elle date incontestablement de la fin du XV^e siècle. Usée par les pas, elle a été relevée et apposée sur un mur de l'église Saint-Gilles de Bruges. Ce quartier était celui des artistes. La ColardMansionstraat passe juste derrière l'église.

Trois personnages sont gravés sur la dalle : un homme entouré de deux femmes. Il ne s'agit pas véritablement de « gisants » : les trois personnes semblent debout, même si leurs têtes reposent sur des coussins. Un texte se déploie sur une sorte de banderole entourant chaque tête : les personnages dialoguent dans le style des poètes rhétoriciens de la cour de Bourgogne, que fréquenta Brito.

De ce dialogue, il ressort que la femme de gauche mourut la première. Puis vint le tour de l'homme, rejoint plus tard par la femme de droite.

La similitude de cette représentation avec la biographie de Brito (sa première femme morte en 1460, puis Brito en 1484, enfin Barbara en 1504), le style poétique des dialogues, les détails sculptés, l'endroit où se trouve cette pierre : tous ces éléments, et d'autres encore, autorisent Marc Goetinck à voir dans cette pierre tombale celle de J. Brito.

SON PORTRAIT ?

La gravure reproduite sur la page voisine est tirée d'un exemplaire du « Recuell of the histories of Troy » édité par W. Caxton à Bruges. Elle n'existe qu'à un seul exemplaire en Californie, à la Huntington Library.

Le dessin, exécuté par un artiste flamand, représente une scène qui eut lieu à la cour du duc de Bourgogne. Au fond de la salle, les initiales C (Charles le Téméraire) et M (Marguerite d'York, soeur du roi d'Angleterre) en témoignent, ainsi que la devise « bien en aviegne ».

Un homme, un genou en terre, offre un ouvrage à la duchesse. Il s'agit bien de Marguerite d'York : d'autres portraits d'elle le confirment. Quant à l'homme, les chercheurs anglais l'identifient comme étant W. Caxton. Nécessairement, puisque la gravure est extraite d'un livre qu'il a lui-même édité.

Depuis quelque temps, M. Goetinck envisage une autre hypothèse : il ne s'agirait pas de Caxton, mais de Brito.



© Huntington Library. San Marino (Etats-Unis)

Gravure tirée du « Recuyell of the histories of Troy », ouvrage édité par William CAXTON à Bruges.

Selon les chercheurs anglais, le personnage agenouillé est W. CAXTON, l'éditeur du livre d'où cette gravure est extraite.

Marc GOETINCK, comparant cet homme à celui de la pierre tombale, pense qu'il s'agit d'un portrait de J. Brito (thèse inédite à ce jour).

PORTRAIT de WILLIAM CAXTON ou de J. BRITO ?

En effet, si l'on compare l'homme de la gravure et celui de la pierre tombale, on doit admettre plusieurs ressemblances : même forme de visage, même implantation des cheveux, même chapeau, même "étoile" tombant de l'épaule droite et longeant le corps.

S'il s'agit du même homme que sur la pierre tombale, la gravure ne peut pas représenter W. Caxton, qui mourut en Angleterre. L'homme, conclue Marc GOETINCK, serait donc J. BRITO.

Cette identification, si elle se vérifiait, jetterait une lumière nouvelle sur la personnalité de BRITO, ses liens avec la cour de Bourgogne, son importance reconnue de son vivant.

Marc GOETINCK n'a pas encore rendu publique son hypothèse. Il continue ses patientes recherches sur l'art de Bruges et sur J. BRITO.

A SUIVRE ...



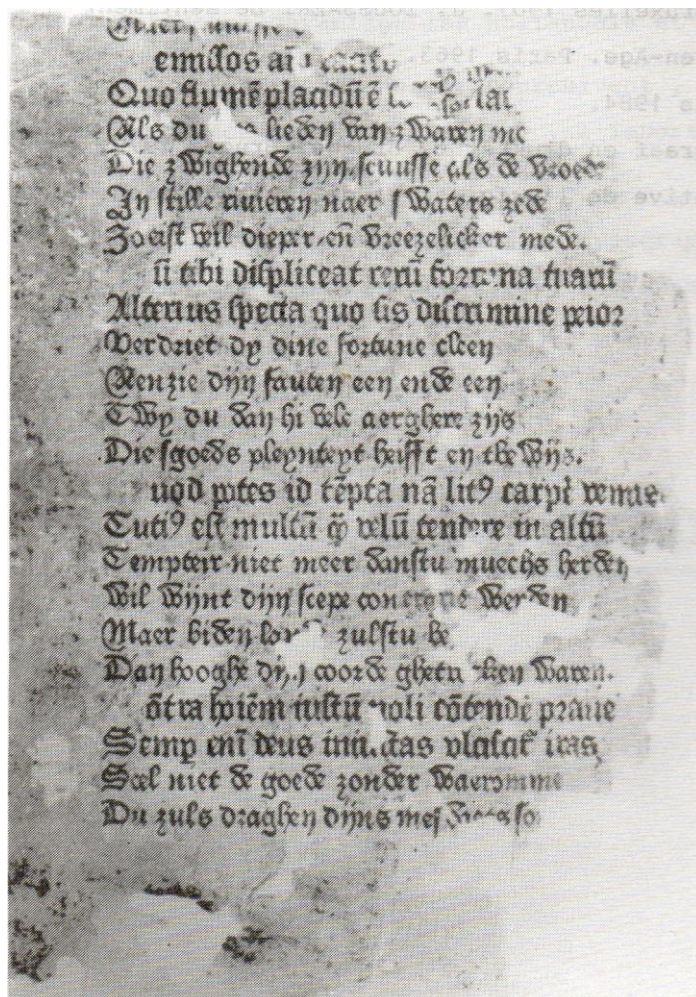
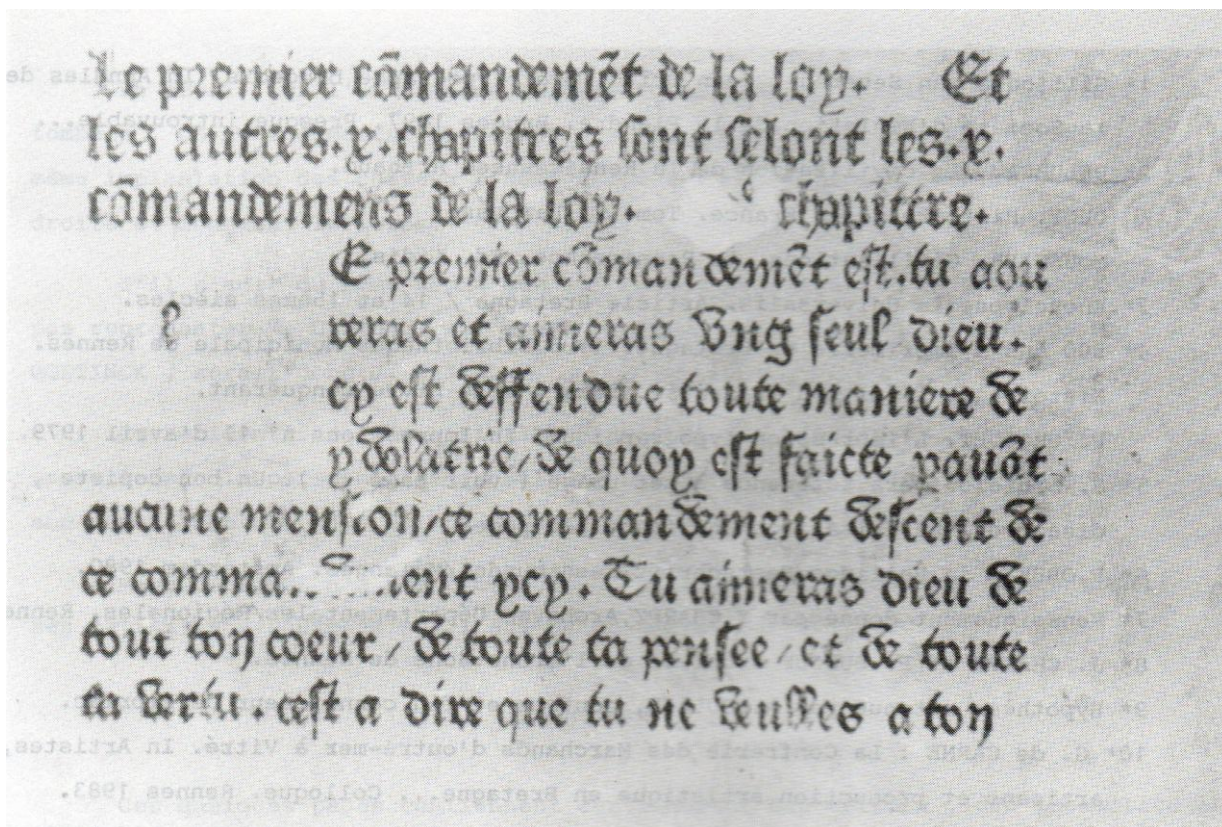
Ces quelques pages contiennent certainement des erreurs, des inexactitudes. Elles n'ont pour but que de faire honnêtement le point des connaissances actuelles, des certitudes mais aussi des interrogations, sur J. BRITO, un Breton qui intéresse davantage les Hollandais et les Belges que ses compatriotes.

Les recherches se poursuivent, qui permettront de cerner un peu mieux la personnalité de J. BRITO, l'importance exacte de son oeuvre et sa place dans la galaxie Gutenberg.

S'il n'a pas inventé la typographie, du moins en a-t-il été l'un des pionniers, à l'époque héroïque des incunables.

NOTES

- (1) GILLIODTS VAN SEVEREN : Jean Brito, prototypographe brugeois. In Annales de la Société d'Emulation de la Flandre. Bruges 1897. Presque introuvable...
- (2) DELUMEAU. La civilisation de la Renaissance. Arthaud.
DUBY. Histoire de la France. Tome 2. Larousse
MOUSNIER. Civilisations. La Renaissance. Ed. Lidis
- (3) Encyclopedia Universalis. Article « Bretagne / 14 et 15èmes siècles »
500 ans d'imprimerie en Bretagne. 1985. Bibliothèque Municipale de Rennes. Histoire de l'édition française. Tome 1 : Le livre conquérant.
- (4) P. CROQUET. L'impression typographique. In Impressions n° 11, avril 1979
- (5) J. Brulelou fera référence à cet usage. Un bon copiste, disait-on, ne faisait qu'une faute par page.
- (6) P. OBBEMA in Hellinga, Festschrift/Feestbundel/Mélanges. Amsterdam 1980.
- (7) Renseignement donné par J. CHARPY. Archives Départementales/Régionales. Rennes
- (8) J. CHARPY et P. BUNOUF. Archives de l'archevêché de Rennes.
- (9) Hypothèse retenue par A. POULAIN, conteur et fin connaisseur de Pipriac.
- (10) G. de CARNE. La Confrérie des Marchands d'outre-mer à Vitré. In Artistes, artisans et production artistique en Bretagne... Colloque. Rennes 1983.
- (11) A. SCHOUTEET. Begin en einde van Jan Brito's drukkersbedrijvigheid te Brugge. Voir également toutes ses autres études sur Brito, qui font autorité.
- (12) PIRENNE. Histoire de la Belgique. Bruxelles 1907. J. TOUSSAERT. Le sentiment religieux en France à la fin du Moyen-Age. Paris 1963.
- (13) J. ATTALI. Histoire du temps. Paris 1984.
- (14) M. GOETINCK dans Jan Brito, calligraaf en drukker te Brugge (Bruges 1979), fait une étude linguistique comparative de l'original et de la traduction.



© Archives municipales. Bruges.

Deux épreuves d'imprimerie de J. BRITO, découvertes au siècle dernier : elles servaient à renforcer la reliure d'un gros livre...

En haut : "Le premier commandement de la loy", extrait de «Instruction et doctrine...»

A gauche : un fragment unique de l'édition en latin-flamand des Disticha Catonis.

REMERCIEMENTS à toutes les personnes dont la disponibilité et la patience ont parfois été mises à rude épreuve. En particulier à :

P.F.J. OBBEMA, de la Bibliothèque Universitaire de Leyde (Hollande).

A. VANDEWALLE, Conservateur des Archives Municipales de Bruges, A. SCHOUTEET son prédécesseur, N. GEINHAERT son adjoint, M. GOETINCK historien de l'art, Madame KORMOSS-BAELDE de Bruges, M. NAZET Conservateur des Archives de l'Etat à Tournai.

M-T GENEVOIS de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (CNRS) de Paris, S. VIALLET et A. THEVENIN, les employés de la Bibliothèque Nationale.

B. LE NAIL de l'Institut Culturel de Bretagne, J. CHARPY Conservateur des Archives Régionales de Bretagne et ses adjoints, M-T POUILLIAS Conservatrice de la Bibliothèque Municipale de Rennes, X. FERRIEU son adjoint, P. BUNOUF, archiviste de l'archevêché de Rennes, les moines de l'abbaye de Landévennec,

B. LEBEAU du Cercle Généalogique de Rennes. D. COLLIN et M. LACROIX pour les travaux photographiques, J. MERLANT, C. NAST, M. BRANDEWINDER et les autres du Collège de Morez.

Les membres de l'association KISTINENN, les habitants de PIPRIAC, et surtout ceux de la VILLE-AUX-GRENIERS, A. POULAIN, Conservateur des Archives Orales de PIPRIAC, le Crédit Mutuel de Bretagne et sa caisse de PIPRIAC,

Ariya, Katell et Stéphane, stoïques sous les pluies du Benelux



PORTRAIT DE WILLIAM CAXTON OU DE J. BRITO ?



Duché de BRETAGNE



Possessions du Duc de BOURGOGNE